

verains victorieux ?
Le Rhin, les Alpes, les Pyrénées marquent les frontières de la France ; elle devra se tenir dans ses limites.
Il causait aussi bien avec les leaders qu'avec les simples députés, qu'il n'aurait probablement pas rencontrés à Cambridge-House.
Pendant l'été de 1863, il causait avec un membre de l'opposition.
Je le présume. Il veut que vous remplissiez les engagements que l'Angleterre a pris en commun avec la France et dont parlent incessamment les dépêches de lord Russell.
Lord Palmerston répondit :
Ne me parlez pas des dépêches de lord Russell. Parlez-moi raisonnablement. Ne voyez-vous pas que l'empereur veut les frontières du Rhin ? Ne vous en êtes-vous jamais parlé ?
Je n'en sais rien ; l'empereur est un homme d'affaires, il ne parle que sérieusement, et il n'a pas le temps de démentir une question abstraite de politique éventuelle.
Ah ! dit lord Palmerston, votre Pologne favorite est un sujet plus abstrait encore et plus éventuel que les frontières du Rhin.
Admettons cela. L'Angleterre a-t-elle un intérêt à empêcher la France de reprendre les frontières du Rhin, comme vous semblez en avoir l'intention ?
Certainement non, dit le grand ministre, certainement non ; mais il y a une grande différence entre résister et contraindre. Ce serait de notre part une folie que de nous opposer à la réalisation d'un désir qui est si naturel chez les Français, alors que nous n'avons pas le plus petit intérêt direct à appuyer d'un côté ou de l'autre. Mais nous avons d'excellentes raisons pour ne rien faire qui puisse l'encourager à agir.
Et lord Palmerston retourna à sa place, sans avoir dit quelques réflexions que vous.
Après avoir reproduit cette conversation, M. Pope Hennessy la fait suivre des réflexions que voici :
L'Angleterre doit elle contribuer à la réparation des flagranes injustices auxquelles elle a si largement contribué en 1815 ? Serait-il imprudent à elle de donner son appui moral à la France quand la France essaiera de réaliser ce que lord Palmerston qualifie un désir tout naturel ? Voilà des questions qu'il faudra bientôt décider.
Il est évident qu'une politique amie de la France ne serait pas impopulaire chez nous. Une semblable politique serait évidemment conservatrice et parfaitement d'accord avec le caractère de lord Stanley, car elle serait en même temps honorable et prudente.
L'opinion publique de l'Angleterre répondra-t-elle cordialement à l'opinion publique de la France ? C'est une question à examiner. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'échange d'idées qui a eu lieu entre M. Benedetti et le comte de Bismark a ouvert une grave question, une question qui ne sera résolue que quand les vœux légitimes de la France auront été remplis. Et tant que cette question n'aura pas reçu une solution raisonnable, il n'y aura évidemment aucune stabilité réelle dans la situation respective des Etats européens.
Cette question est très-grosse et très-messante. A ce double titre, elle mérite de fixer

CANADA.

Lévis, 8 octobre 1866.

L'amour de Johnson pour les Irlandais.

Sous ce titre, le Mercury nous donne un petit spécimen de la liberté individuelle aux Etats-Unis dans ses rapports avec l'autorité. Il paraît que l'on ne sait plus chez nos voisins ce que c'est que la force coercitive de l'Etat, contre les sujets désobéissants aux lois. On en est revenu, à des moyens dignes de fi-

gurer chez les autrophages, ou les cannibales de la Révolution française. Voici ce dont il s'agit.
Vendredi dernier l'Hon. J. M. Root de Cleveland, avertit les Féniens qu'il avait ordre du président de déjouer toute tentative d'excursion vers la frontière canadienne ; et par quel moyen ? allait-il arrêter les chefs pour les juger et. ? non. Le peuple américain est essentiellement indépendant... sur terre, mais il paraît que sur l'eau, c'est tout différent.
M. Root avait donc ordre de laisser toute liberté d'action sur le pavé, mais au premier embarquement, le bateau du revenu devait caler à fond ou faire sauter les Irlandais qui se seraient confiés à l'onde perfide. Tout était bien calculé pour réussir parfaitement. On devait les laisser s'éloigner de deux milles, puis, une noyade en gros.
Maintenant, la chose est-elle certaine ? nous le saurons. Si c'était le cas cependant, il serait triste de voir cette nation civilisée avoir non-seulement des Brutus, mais aussi des Caligula.
On va dire que nous portons la cocarde verte. Non, mais quoique délivrés par un tel moyen d'attaques félinnes, ne devons-nous pas préférer au meurtre et à la trahison le combat loyal pour chasser l'ennemi de notre sol. Choisissons.
L'homme sans Dieu ni loi peut seul être bandit, et préférer à la loi le guet-apens. Oh ! nous en verrons bien d'autres chez le peuple matérialiste par excellence, qui s'est arrêté dans sa route vers la terre promise de la civilisation pour danser devant le veau-d'or.
Et c'est avec de telles gens qu'on veut nous associer, car annexer n'est pas le vrai mot. L'annexion, c'est une fusion au creuset. Et la preuve de ce que nous avançons, ce sont les motifs que nous amènerons à tour de rôle les auteurs de ce plan. Pourquoi nous annexer ? Par un vil intérêt. Moïse est sur la montagne, et le peuple murmure parce qu'il ne sait pas ce qui lui va arriver ; prenons garde que les tables de pierre ne soient brisées avant qu'elles ne soient gravées.
Le rôle que nous devons jouer dans le Nouveau-Monde, et nos obligations auxquelles nous nous sommes engagés envers nos pères. Ils rougiraient eux de voir tomber de notre main chancelante l'arme de la croix et de l'épée qu'ils ont portée si haute et si fière contre l'iroquois, et cet autre idole qui l'a remplacé.
Une nouvelle publication périodique qui ne compte qu'une année d'existence, le Feuilleton, a donné un nouveau démenti à l'opinion de bien des gens qui croient qu'en Canada on ne sait pas avancer : cette publication a fait à l'occasion de son premier anniversaire quelques changements assez importants, et dans le sens de l'amélioration.
Nous reproduisons une partie de son nouveau prospectus, qui suffira pour le recommander au lecteur :

Après avoir diné dans une guinguette, ils retournèrent chez la nourrice. L'enfant dormait. Clément ne voulut pas qu'on le réveillât. La mère se contenta de le baisser au front et de le mouiller silencieusement de larmes. Clément oublia de le caresser, tant il avait hâte de quitter cet intérieur. En gagnant la voiture, Max l'entendit qui disait à Rosalie :
Pourquoi te faire tant de mal ?
Avec le temps, il changera sûrement de visage. Je ne vois d'ailleurs dans cette ressemblance que l'effet d'un hasard comme il y en a tant.
Rosalie secoua douloureusement la tête.
Cette journée qui, au départ, promettait d'être si joyeuse, s'assombrit tout à coup, comme on l'a vu, puis se termina d'une façon lugubre. Fatiguée par le voyage, déçue dans son amour de mère, sous le poids de lourdes et cruelles pensées. Rosalie fut à peine de retour dans sa maison qu'elle eut des spasmes, suivis d'un long évanouissement. Il en fut de sa nouvelle convalescence, qu'un moment on avait pu croire sérieuse, comme des autres ; ses anciennes faiblesses la reprisent ; les instants de répit que, de temps à autre, lui laissait encore son mal, furent plus que jamais illusoire ; son état maladif empira chaque jour plus ostensiblement.
X
SOIRÉE MUSICALE.
Clément donna une grande soirée, sans troubler l'ordre de ses soirées habituelles.
Depuis plusieurs années, Rodolphe, jetant sa gourme, comme on dit, racontait en style de précieuses, au bas d'un petit journal, les menus détails de sa vie intime. Dans ces feuilletons, Rodolphe, qu'on eût pu surnommer le Bas-de-Cuir de la pièce de cent sous, tant il passait de temps et dépensait d'adresse à la chasse de ce gibier métallique, s'adjudgeait le privilège de s'y moquer de lui-même et des autres avec infirmité de grâce et d'esprit. Il y avait fête chez bien des gens le jour où le nom de Rodolphe rayonnait

Le Feuilleton a vécu, s'est fortifié, et créé pour simple amusement, le voilà qui se présente aujourd'hui avec un prospectus tout autrement important. Jusqu'à présent il a fait peu de bruit, — il ne propose pas d'en faire davantage, — d'autres en font peut-être assez sans lui. Les lettres du reste valent le silence et la paix. Le cliquetis des armes et la voix du canon font taire celle du poète : si la mer devient grosse et furieuse, la Synphe éplorée fuit dans les montagnes. Mars et Apollon ne sauraient s'allier. Cependant il faut le dire, le Littérateur n'est pas un homme séquestré du reste des humains. Du fond de son cabinet, il aime à voir, à suivre le cours des événements qui se passent dans la société. L'idéal est bien le domaine naturel de son intelligence, toutes ses complaisances sont bien de planer dans la sphère des hautes idées, mais il doit se rabattre de temps en temps, sur le terrain du réel, c'est un besoin pour lui, et même, il ne saurait sans rougir ignorer l'actualité des grandes questions qui agitent le monde politique. Du reste quand on voit, comme aujourd'hui, la politique franchir la porte de tous les salons, quand il n'est pas une dame qui n'ait sa propre politique — et il n'est que trop souvent reconnu qu'elle vaut bien celle des hommes, — peut-il être permis à qui que ce soit de n'avoir pas la sienne ? Eh bien ! s'est dans ce but que nous avons jugé qu'une partie très restreinte de notre Journal, réservée à la Politique serait très bien vue et qu'une Chronique serait une amélioration. Il va sans dire que la Politique et l'esprit de parti ne seront pas de notre ressort. Nous ne ferons qu'un résumé clair et succinct des événements, du pays, des Etats-Unis et de l'Europe. Ainsi, hors du combat, retranchés derrière notre propre faiblesse, nous suivrons de sang froid la marche des événements, puis nous en ferons un rapport avec autant d'exactitude que d'impartialité. Notre devise sera toujours de n'arborer l'étendard d'aucun parti.
M. L. Roy, notaire, est l'agent du Feuilleton à Lévis.

Le "Foyer-Canadien."

Le dernier numéro du Foyer contient la fin du "Fraticide" "Reminiscences et Portraits" par F. M. Derome, et la chronique par H. Fabre.
L'œuvre de M. Derome n'est pas seulement une œuvre littéraire ; elle nous présente une œuvre littéraire ; elle nous présente à d'autres titres qu'à celui du style. Qui n'aime à se reporter en arrière vers un temps qui lui rappelle ses jours d'autrefois où qu'il l'ont précédé ? On lit tout d'un souffle les ouvrages sur tels sujets qui tombent sous notre main. Le titre seul de "Mémoires" ou "autre semblable nous fait tressaillir. Car le besoin de vérité, de réalité est propre à la vie humaine son manque de solidité, ne satisfait que les goûts naturels, et par conséquent ne durent que le temps de les regarder.
La variété nourrit l'esprit ; le mensonge, science récréative ne fait que le fausser, quand il ne gâte pas le jugement, et par là les principes sociaux, moraux ou politiques.
Nous pouvons nous féliciter, nous canadiens, que ceci a été bien compris par nos écrivains. Dieu merci, nous n'avons pas eu jusqu'à présent, — à l'exception à déplorer cet attrait vers le faux qui a envahi l'Europe avec ses romanciers à tous.
C'est peut-être ce qui fera que nous aurons, quoiqu'on dise, une littérature nationale, non pas par la langue ou le style, mais par le caractère particulier de moralité qui sera imprimé aux œuvres, dont elle se composera.

AU JOURNAL "LE CANADA."

Nous ne savons à quoi attribuer l'interruption de l'envoi du Canada. Ce numéro sera le dernier que nous envoyons si nous ne recevons pas ce journal demain ou mercredi.

Tristesse Secrète -- A mon frère.

La main qui me frappait, je l'adore en silence, Et jamais un soupir n'a trahi ma souffrance ; Mon front pâle, pensif sur mes mains se penchait, Sans larmes, je pleurais quand mon cœur se [confiait ;]
Dérobant aux regards la secrète tristesse, Dont le souffle mauvais fêtrissait ma jeunesse, Sans de riant dehors, je voulais me débattre, Car nul ne m'eût compris dans ce monde menteur.
Il est tant de souffrances au fond de notre vie, Tant de regrets amers, dans mon âme fêtrée, Que le jour m'apparaît sans éclat, sans soleil, Comme un sombre reflet de mes nuits sans sommeil !
Tout se teint à mes yeux d'ombres mélancoliques L'onde vient murmurer ses doux chants sympathiques, Elle pleure avec moi, quand le repos me fuit, Quand le destin cruel m'accable et me poursuit.
Vers les cieux chaque soir, s'élève ma prière Comme l'humble parfum d'une fleur de la terre ! J'implore à deux genoux un regard de pitié, Où le charme puissant d'une sainte amitié, Qui chassant de mon ciel la tempête et l'orage, Conduirait doucement ma nacelle au rivage, Mais ce pilote encor je ne l'ai point trouvé Et ma barque bondit sur le flot soulevé.

Ta sœur CLARA.

Nous empruntons les lignes suivantes au Journal des Villes et Campagnes.

Les journaux ont raconté que l'ancien ministre des finances s'était réconcilié avec le président du conseil du 29 octobre. Le Journal de Bruxelles assure que le fait est parfaitement exact. C'est M. Guizot qui était à Trouville, à la première démarche en rendant visite à son ancien rival. M. Thiers l'a gardé à dîner, et depuis les relations sont devenues tellement amicales que l'historien du Consulat et de l'Empire est allé passer vingt-quatre heures chez l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire du temps.
M. Guizot écrit actuellement le huitième et dernier volume de ces Mémoires, qui s'arrêteront à la révolution de 1848. Le volume débute par un très curieux chapitre sur les rapports personnels de l'ancien ministre avec Louis Philippe, et le récit est appuyé sur de nombreuses citations de lettres du roi.
Le Moniteur publie aujourd'hui une pièce qui, sans entrer dans une explication, en dit cependant bien long sur le sujet auquel elle se

rapporte. C'est le texte d'une convention signée à Mexico le 30 juillet dernier et portant délégation au gouvernement français de la moitié des recettes des douanes maritimes de tout l'empire mexicain. Le produit sera affecté, d'abord au paiement des intérêts de l'amortissement et des diverses obligations résultant de deux emprunts contractés en 1844 et en 1845 par l'empire mexicain ; ensuite au paiement des intérêts à 3 p. c. de 216 millions de francs dont le gouvernement de Maximilien s'est reconnu redevable par la convention de Miramar, et de toutes les sommes postérieurement avancées par le gouvernement français, à quelque titre que ce puisse être. — Ce sont des agents français qui veilleront à l'exécution de cette convention, dont les articles seront applicables à dater du jour que fixera l'empereur Napoléon.
Un pareil acte diplomatique peut être regardé comme le prélude de l'évacuation, puisqu'il a pour but manifeste de sauvegarder notre créance après le départ de nos soldats ; et il n'est pas moins évident que la mission du général Castelnau aura pour objet de régler tous les détails de notre évacuation sans compromettre l'honneur du drapeau, la sécurité de nos nationaux et les intérêts matériels qui ont motivé et suivi l'expédition.
L'empereur Maximilien acceptera-t-il les propositions de réconciliation ou d'intermédiaire dont on dit le général Castelnau porteur ? On en doute beaucoup dans notre monde politique. Si l'empire, dit-on avec quelque justice, n'a pu se fonder avec le concours de volontaires autrichiens, de volontaires belges, de 35,000 Français et de 250 millions européens, quelle apparence y a-t-il qu'il parvienne à s'accroître après la perte de tous ses appuis et en ayant contre lui l'évidente et active hostilité des Etats-Unis ? On s'attend donc à voir l'empereur Maximilien revenir en Europe peu après le départ du général Castelnau, et tout le monde le considère comme le candidat le plus probable pour succéder à Maximilien. Charlotte n'a fait que le précéder à Miramar.
Néanmoins, la Bourse a favorablement accueilli la communication du Moniteur, parce qu'elle a vu dans la convention de Mexico le commencement des menées que le gouvernement impérial semble résolu à prendre pour sauvegarder les intérêts des porteurs de titres mexicains, et sous cette impression, les obligations mexicaines ont sensiblement haussé.
On agit toujours que l'empereur partira sous trois ou quatre jours pour Biarritz ; cependant il se trouve des sceptiques qui persistent à dire que ce voyage n'aura pas lieu. Si tel est le cas, le comte de Goltz et le prince de Metternich iront résider à Biarritz pendant toute la durée du séjour de l'empereur, et sans doute ils recommenceront la guerre de salon et la lutte d'influence qui avait précédé à l'automne dernier, le grand choc de Sadova. L'année dernière c'est le comte de Goltz qui l'avait emporté, doublé, il est vrai, de M. de Bismark. L'Autriche et le prince de Metternich prendront-ils cette année leur revanche ?
On dit que le roi de Hanovre, le duc de Nassau et plusieurs autres princes détrônés devaient venir prochainement en France. Notre pays deviendrait-il ce que Louis XVIII exilé disait autrefois de l'Angleterre quand il l'ex-

CHÉVAL MÉCANIQUE. — Les progrès de l'industrie américaine ne connaissent pas de bornes. M. Jey. T. Aspic, de Cincinnati, vient d'inventer un cheval mécanique qui est une merveille, et qui est destiné à détruire les courses vulgaires en chair, en poil et en os. Ce cheval est de grandeur naturelle et mû par différents ressorts qui lui font prendre à volonté le trot, le pas, le galop. Il suffit que le cavalier pousse une cheville à cet effet. Le cheval fait des courbettes, remue les yeux, dresse les oreilles et hennit. Un ressort particulier lui permet de nager et de fendre l'eau comme un ancre. L'invention de M. Aspic n'est pas encore à la portée de toutes les bourses, puisque son cheval ne lui a pas coûté moins de 9,700 dollars à établir, sans compter le prix de son travail et de ses vaillances, mais il espère avec le temps réduire ce prix de moitié. Cette invention éminemment militaire doit figurer à l'exposition Universelle de Paris. Le grand avantage du cheval de M. Aspic consiste dans ce qu'il ne nécessite ni foin, ni avoine, ni littière, ni palefrenier : c'est une acquisition, une fois faite qui peut se transmettre dans les familles de génération en génération.
— Courrier des Etats-Unis

moment on avait pu croire sérieuse, comme des autres ; ses anciennes faiblesses la reprisent ; les instants de répit que, de temps à autre, lui laissait encore son mal, furent plus que jamais illusoire ; son état maladif empira chaque jour plus ostensiblement.
X
SOIRÉE MUSICALE.
Clément donna une grande soirée, sans troubler l'ordre de ses soirées habituelles.
Depuis plusieurs années, Rodolphe, jetant sa gourme, comme on dit, racontait en style de précieuses, au bas d'un petit journal, les menus détails de sa vie intime. Dans ces feuilletons, Rodolphe, qu'on eût pu surnommer le Bas-de-Cuir de la pièce de cent sous, tant il passait de temps et dépensait d'adresse à la chasse de ce gibier métallique, s'adjudgeait le privilège de s'y moquer de lui-même et des autres avec infirmité de grâce et d'esprit. Il y avait fête chez bien des gens le jour où le nom de Rodolphe rayonnait

à l'un des angles du petit journal.
Cependant, un dramaturge, fort habile, quoique jeune, avait eu l'idée, à l'instigation d'un tiers, de compiler les feuilletons de Rodolphe, d'en tirer les plus amusants personnages, d'en extraire les dialogues, d'en pressurer l'esprit, et d'insérer le tout dans les cinq actes d'une intrigue plus ou moins attachante. Cette sorte de bouillabaisse dramatique venait d'avoir un éclatant succès.
C'était en l'honneur de cet événement que Clément organisait une fête à laquelle il conviait un grand nombre de personnes que son salon agrandi de sa salle à manger et du cabinet où il travaillait, pouvait en contenir.
Au moment où Destroy arriva, la réunion était déjà nombreuse. Il présenta à Clément deux ou trois musiciens de ses amis, entre autres un pianiste dont les improvisations pleines de mérite et quelques morceaux graves promettaient un compositeur. Max fut soudainement frappé de surprise. Levant les yeux sur un groupe, il venait d'aperce-

voir de Villiers lui-même causant avec Rosalie et lui faisant sa cour avec empressement. Pour le distraire des pensées pénibles qui l'inquiétaient en cette occasion, il ne fallait pas moins que le plaisir de regarder Mme Thillard, auprès de qui se tenaient Mme Ducornet et le vieux Frédéric, et la curiosité de passer en revue la physionomie des invités. Près de la cheminée, accoté au marbre, se tenait M. Ducornet, le juge d'instruction. Invariablement habillé de noir et en cravate blanche, il avait reçu le surnom de Spectre, sans doute à cause de sa grande maigreur, de son teint jaune, de son petit oeil gris invisible, de ses airs mystiques et de sa voix sépulcrale. Quoique parlant avec lenteur et s'arrêtant quelquefois au milieu d'une phrase, comme s'il eût été bégue, ce qui provenait d'une certaine difficulté d'élocution, toujours est-il qu'il savait intéresser et étonner, notamment dès qu'il daignait entrer dans le détail des instructions qu'il avait faites. Il causait alors avec un poète chez lequel une aptitude

décidée pour les spéculations les plus ardues n'excluait pas une poésie solide, chaude, colorée, essentiellement originale et humaine. Destroy compta encore quelques artistes et gens de lettres, et plusieurs femmes qu'il voyait pour la première fois. Au reste, la porte du salon ne discontinuait pas de s'ouvrir et d'encadrer de nouvelles figures. Le héros de la fête n'avait pas encore paru.
Une rumeur l'annonça. Il vint en compagnie d'une dame, laquelle, malgré la blancheur de sa peau et ses traits réguliers, rappelait bien plutôt une belle écaille que ce que l'imagination entrevoit sous le titre de duchesse. Elle pouvait d'ailleurs avoir trente-cinq ans. Elle était de la famille des tours par l'opulence des formes. Sa robe décolletée, en velours grenat d'une fraîcheur contestable, devait avoir servi à bien des Marguerite de Bourgogne avant de tirer l'œil des chalandes du Temple. Elle avait aux oreilles, au cou, à la ceinture aux poignets, au moins deux livres pesant de bijoux en chrysole ou